Khalid BEN OSMANE

LE COPISTE DE CORDOUE

Roman historique
Cordoue, 976–1002

Extrait

© Khalid BEN OSMANE, 2026. Tous droits réservés.

Les murmures du parchemin

Été 976 (Dhu al-Hijja 365)

* * *

بقرطبة الغرّاء دار الأكارم
بلاد بها شقّ الشباب تمائمي

« À Cordoue la radieuse, demeure des nobles, pays où la jeunesse a brisé mes amulettes d'enfant. »
Ibn Zaydun (1003-1071), poème à Abu al-Walid ibn Jahwar

*

Ce matin-là, le traité d'Al-Khawarizmi s'écaillait sous les doigts d'Élias.

Dans la Grande Bibliothèque de Cordoue, on n'entendait que le grattement des calames sur du papier et le froissement des feuillets.

Élias passait pour l'un des copistes les plus doués de Dar al-Kutub, la maison des livres. Ses doigts étaient toujours tachés de midad (encre noire). Son maître Al-Mundhir appréciait sa calligraphie. Quand il transcrivait un texte, il en épousait le rythme.

À deux pupitres de lui, le jeune Zayd, un orphelin de Tolède recueilli l'an passé par Al-Mundhir, assemblait des feuillets avec l'attention d'un élève relieur devant rendre compte à son maître.

Élias avait choisi l'encre plutôt que l'épée.

À l'heure où il reprit son travail, l'air était chargé d'une humidité inhabituelle qui faisait friser les bords des manuscrits les plus anciens.

Il était penché sur le traité. Quelqu'un se tenait devant lui.

— La connaissance ne se livre pas d'elle-même, Élias. Elle commence toujours par une question.

C'était Al-Mundhir, le Grand Bibliothécaire. Un homme ridé par soixante années passées à retourner des pages et à veiller sur les manuscrits.

— Maître, ce manuscrit semble… rétif, dit Élias en massant sa nuque endolorie. On dirait qu'il cache son sens sous des couches de poussière que ma brosse ne parvient pas à enlever.

Al-Mundhir pressa l'épaule du jeune homme.

— Certains livres ne veulent pas être lus par n'importe qui. Ils attendent celui qui saura les lire.

Al-Mundhir regarda vers la porte de la salle, puis vers les fenêtres hautes. Quand il parla à nouveau, sa voix était plus basse, plus pressée.

— Viens vite avec moi, dit-il.

Le maître entraîna Élias vers sa cellule de travail, isolée par un moucharabieh de cèdre sculpté qui laissait passer une lumière tamisée. Le vieil homme ferma le rideau derrière eux. De la doublure de sa propre robe, il sortit un fragment de parchemin, d'une finesse extrême.

— Garde ceci sur toi. Ne le montre à personne.

— Qu'est-ce que c'est, maître ?

— Ce parchemin ne doit pas tomber entre les mains d'Ibn Abi Amir. Si je disparais, si des gardes viennent me chercher, quitte la bibliothèque. Ne reste pas une heure de plus à Cordoue. Va à Fès, à la Qarawiyyin. Cherche un homme qui s'appelle Hassan. Il t'aidera. C'est ce que je peux te dire pour le moment.

Élias voulut répondre, mais Al-Mundhir lui serra le bras pour lui intimer l'ordre de ne rien dire.

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer.

Le vieil homme retourna dans la salle de lecture. Élias resta interdit, le feuillet de parchemin à la main. Ce n'était ni un poème ni une table d'astronomie. L'écriture était nerveuse : une main d'homme d'action.

Ce qui frappa Élias, plus que les mots, ce furent les marges. Elles étaient couvertes de minuscules dessins, une sorte d'arabesques entrelacées, des motifs géométriques qui étaient, peut-être, purement décoratifs. Pourtant, l'œil du copiste résistait. Les motifs ne suivaient aucun des signes habituels qu'il connaissait. Sur le parchemin était écrit :

« Une ombre s'élève à l'abri du faucon. À la troisième lune, les portes ne tiendront plus. Un accord a été scellé avec le Nord. Veillez sur les livres avant qu'on ne les fasse taire. »

Que cachaient ces lignes inexpressives ? Élias le chercha dans les marges. Dans le coin inférieur droit, estompée, une série de chiffres attira son attention :

٣-١٢-٧-ح

L'écriture de la cote était une cursive andalouse proche du *naskhi*, fine et précise, tracée à l'encre de *zaj*[1]. Il la reconnut. Cette cote ne correspondait pas au traité qu'il consultait ; elle pointait vers un autre recoin de la Grande Bibliothèque. Ce n'était qu'un indice, laissé exprès par son maître pour qui saurait le lire.

Un frisson parcourut l'échine d'Élias. L'« Ombre » ? Le « Faucon » ? À Cordoue, tout le monde savait que le faucon était l'emblème de la lignée omeyyade, gravé sur les sceaux, tissé dans les étoffes du palais. Quant à l'ombre… son regard dériva vers les fenêtres hautes qui donnaient sur les bureaux de l'administration, là où travaillait l'ambitieux Ibn Abi Amir.

Le calme de la bibliothèque fut rompu par le fracas d'une porte de bronze.

Un détachement de la garde slave, les Saqaliba[2], entra dans la salle de lecture. Leurs armures de fer poli jetaient des reflets menaçants sur les rangées de livres. Zayd, à deux pupitres, posa son calame sans bruit.

Leur chef, un officier marqué par le soleil, parcourut la pièce.

— Par ordre de l'Intendant du Palais, cria l'officier, tous les travaux de copie sur les textes venant d'Orient sont suspendus. Saisissez les registres !

Élias eut juste le temps de glisser le lambeau de parchemin dans la doublure de sa tunique. Il abandonna sur sa table le manuscrit qu'il consultait. Impuissant, il observa les gardes bousculer Al-Mundhir. Le bibliothécaire ne résista pas, mais il y avait dans ses yeux une prière muette.

---

[1] *Zaj* : nom arabe médiéval des sulfates métalliques, que les alchimistes d'Europe appelaient « vitriol ».

[2] Les Saqaliba (singulier *saqlabi*) désignent, dans les sources arabes médiévales, des hommes d'origine européenne, surtout slave, capturés ou achetés, puis intégrés au monde islamique entre le IXe et le XIe siècle.

— Élias ! hurla Al-Mundhir alors qu'on l'entraînait vers la sortie. Fais ce que je t'ai dit !

Le silence revint. Pire qu'avant.

* * *